

Les villes américaines d'après Simone de Beauvoir

Graciela Audero

Instituto Superior del Profesorado N° 8 "Almirante G. Brown"

En 1948, Simone de Beauvoir publie son journal "L'Amérique au jour le jour" où elle raconte sa découverte –entre janvier et mai 1947- des villes américaines.

Au fil des jours, elle voit New York et Chicago, Washington et Santa Fe, New Orleans et San Francisco. Elle voit aussi les petites villes: Reno, Rochester, Charleston, les villages: Taos, Roxbury, Oberlin, les paysages de la Nouvelle Angleterre, du Texas, de la Californie. Et, bien sûr, beaucoup d'autres régions, villes et villages.

Gourmande insatiable, elle ne veut qu'aucun "lieu privilégié interdit au touriste naïf" lui échappe. Arrivée dans une ville, elle se dit: comment y accéder?. Par où la prendre?. Que pourrai-je en saisir?. En partant, elle se demande toujours: cette ville ne m'a pas filé entre les doigts?. Avait-elle mieux à m'offrir?. Ses secrets n'étaient-ils que mirages?. Car "il y a dans son coeur l'anxiété et la gourmandise des nuits de Noël enfantines".¹

Comment être jamais certaine d'avoir tout connu, tout embrassé? Pareille ambition précipite Simone de Beauvoir dans un agenda infini: régions à parcourir, quartiers à visiter, êtres à connaître, conférences à faire, entretiens à mener, spectacles à jouir, partys à assister. De tout cela, elle émerge avec un gros

1. Beauvoir, Simone de, "L'Amérique au jour le jour", Paris, Editions Paul Morihien, 1948, p.113

livre de 400 pages où tout sera enregistré, le subjectif et l'objectif, l'essentiel et l'accessoire: l'urbanisme et l'architecture, l'ambiance des dancings et Universités, le décor des hôtels et drug-stores, l'identité et la culture des Américains ainsi que leurs problèmes et idéaux. Pour distinguer cet univers "fascinant", la voyageuse part d'une première ville qui demeure implicite en elle: Paris. C'est celle-ci qui lui sert d'étalon pour mesurer toutes les villes américaines. De là les comparaisons incessantes qui scandent son texte: l'hôtel de Washington est au bord d'un parc plus vaste que le Bois de Boulogne, la colline du Télégraphe à San Francisco est un petit Montmartre, la petite place au coeur de Boston a des proportions plus exquises que la place des Vosges, l'éventaire d'un marchand de fruits et de légumes, à New Orleans, paraît transporté de la rue Mouffetard.

Néanmoins, elle évalue aussi l'Amérique par comparaison avec d'autres unités de mesure: la France, la région méditerranéenne, l'Europe. C'est ainsi que de manière appliquée, elle nous informe que les chalets de Poughkeepsie sous la neige ont l'air aussi artificiel que ceux de Megève, que les galeries souterraines du Rockefeller Center sont une dédale presque aussi embrouillée que les souks de Fez ou que, en dépit de leurs ressemblances, les villages de la Nouvelle Angleterre ont autant d'individualité que ceux de France ou d'Italie.

L'étonnant est non seulement que Paris serve à Simone de Beauvoir d'unité de mesure, mais que Paris fonctionne dans sa mémoire comme une boîte à compartiments où l'auteur met tout ce dont elle veut se remémorer: monuments célèbres, noms illustres, emblèmes, vertus, rapports humains, goûts, coutumes, classements... Et que, entre chacune de ses notions et chaque point de l'itinéraire américain, elle établisse un lien d'affinité ou de contraste qui lui sert d'appel instantané à la mémoire. Autrement dit, l'étonnant est que Paris ne s'efface jamais de la mémoire de Simone de Beauvoir. Rien n'illustre mieux cette idée que lorsqu'elle affirme que "le Capitole est ennuyeux comme le Panthéon ou la Chambre des Députés",² que les hommes illustres de Savannah dont le plus

2. *Ibid*, p.82

vieux n'a pas deux siècles semblent aussi antiques que César ou Vercingétorix ou que les emblèmes de New York et de Paris: l'Empire State Building et la Tour Eiffel lui sont des repères aussi chers. Et s'il lui faut mettre en rapport les vertus de Paris et celles des villes américaines, elle décrit avec minutie les non-vertus de ces dernières: la première, l'impossibilité d'y flâner. En effet, des rues désertes, coupées aux angles droits et qui coupent d'autres rues aux angles droits, toutes fuyant à l'infini, découragent les flâneurs. Des rues identiques, bordées de maisons identiques, qui mènent à des faubourgs désolés: des avenues inachevées, d'immenses lotissements, des garages, des entrepôts, des carrefours compliqués n'encouragent pas la flânerie. Pire même, y flâner serait "une distraction de maniaque". En fait, seul le charme et la fantaisie de Saint-Denis ou Saint-Ouen encouragent les flâneurs, pas les "campements désolés" que sont les faubourgs des villes américaines.

Pourtant plus terrible encore que la coutume de ne pas flâner en Amérique, c'est celle de ne pas vivre de vrais moments de la vie dans les cafés. Ceux-ci n'ouvrent pas sur la rue, servent du café sans saveur, baignent dans une atmosphère qui sent l'épaisse ordeur d'argent et sont décorés au style impersonnel et neutre comme les halls des grands hôtels auxquels ils appartiennent. Et comble du malheur, on ne peut pas y lire, pas y travailler, ni causer, ni se détendre, ni passer des instants de plaisir. On y vient uniquement pour boire et dès que les clients ne voient pas vite leur verre, les serveurs leur adressent des regards mécontents ou blâmeurs. Au total, "ce n'est pas la coutume en Amérique de travailler dans les endroits où l'on boit; c'est le pays de spécialisations. Dans les endroits où l'on boit, il faut boire".³ A suivre ces descriptions, nous sommes persuadés que Le Dôme, La Rotonde ou Le Flore ont douloureusement manqué à Simone de Beauvoir pendant son séjour en Amérique.

Jamais lasse d'établir des comparaisons entre la France et l'Amérique, elle nous informe sur les rapports humains dans un pays et dans l'autre en termes contrastifs.

Les rapports entre inconnus en Amérique sont d'une grande facilité,

3. *Ibid*, p.23

cordiaux, complaisants, mais peut-être qu'en France les amitiés sont-elles plus profondes. Les rapports entre écrivains et intellectuels n'existent pas parmi les Américains ainsi que n'existe pas d'amitié entre écrivains. Pire encore, écrivains et intellectuels vivent une triste solitude parce qu'ils n'ont pas de cafés où se retrouver. Par contre, "en France, en Espagne, en Italie, en Europe Centrale la vie de café offre à l'intellectuel et à l'artiste, après le travail quotidien, la détente de la camaraderie, l'émulation et la fièvre de la conversation".⁴ Quant aux rapports hommes-femmes, en Amérique, sont tendus, crispés, malheureux. Car pour combattre l'inégalité entre les sexes: hommes supérieurs, femmes inférieures, les Américaines se sont érigées en "mantes religieuses" qui n'ont que des exigences envers les hommes. Elles reprochent aux Françaises leur servilité devant le sexe opposé, sans avertir que "dans les deux cas à travers la docilité ou l'exigence l'homme demeure roi".⁵ Certes les unes et les autres dépendent du mâle, mais au moins les Françaises ont des rapports aisés, détendus, heureux, avec les hommes.

Toujours empressée de rappeler à sa mémoire la ville de Paris, Simone de Beauvoir nous livre ses impressions sur les goûts américains en termes comparatifs. Ainsi à propos de l'abondance des vêtements féminins dans les magasins, elle juge que dans la "profusion de robes, de blouses, de manteaux une française aurait peine à faire un choix qui ne choquât pas son goût".⁶ En réalité, tous les choix offerts sont équivalents et aucun ne vise l'originalité sinon "l'affirmation d'un standard de vie". Et puisqu' "il n'y a de hiérarchie que quantitative: à même fortune, même manteau".⁷ D'autre part, les vêtements féminins ne recherchent pas le confort des femmes sinon les regards masculins. Pour ce faire, on souligne la féminité à travers talons hauts, fleurs, plumes, paillettes, jeans, visons. En résumé, les toilettes des Européennes dénotent des goûts plus libres, plus originaux, moins serviles que celles des Américaines.

4. *Ibid*, p.266

5: *Ibid*, p.330

6. *Ibid*, p.85

7. *Ibid*, p.54

Quand il lui arrive de faire des classements, elle nous dit qu'elle place au même niveau d'harmonie le jambon de Virginie accommodé à l'ananas et le canard à l'orange; au même niveau d'ingratitude, les marchandises disgracieuses que l'on vend entre Greenwich et la Batterie et celles que l'on vend aux environs de la rue Réaumur. Inversement, les monuments que l'on visite lors des excursions à la campagne, elle les range dans des catégories différentes: ceux de France sont des églises, des cloîtres, des abbayes ou des châteaux-forts, héritages de la Noblesse et du Clergé, tandis que ceux d'Amérique sont des maisons et des boutiques héritées de la bourgeoisie. Enfin, les paysages de ces mêmes campagnes sont classés, eux aussi, d'après des caractéristiques opposées: ceux d'Amérique sont monotones, bien définis et non annexés par les hommes, au lieu que ceux de France sont variés, modérés dans leur définition et incorporés par les hommes. En fait, "la campagne française est faite de propriétés".⁸ De là, que cette campagne incorpore, au paysage, les maisons "faites du même granit, de la même lave, la même argile que le sol"; en revanche les campagnes américaines ont "l'air inhabité" et leurs "maisons sont en bois, impersonnelles comme des pavillons d'exposition, aussi précaires, aussi étrangères à la nature dont elles détruisent la solitude sans cependant la pleupler".⁹

Ce n'est donc pas surprenant que Simone de Beauvoir se plaise particulièrement dans tous les endroits ayant quelque chose soit de parisien, soit d'européen. Elle devient attendrissante quand elle avoue naïvement se plaire à Santa Fe, au Nouveau Mexique, parce que les rues sont tordues, la place centrale a des arcades comme à Madrid ou Avila, les habitants flânent et causent sur cette place ainsi que sur les ramblas de Barcelone, au temps jadis. Et, puis, plaisir suprême, elle peut explorer la ville toute entière à pied. C'est pourquoi, sur une colline proche de la place lorsqu'elle observe un paysage immense, mais ordonné, harmonieux et mesuré autant que ceux d'Italie ou d'Espagne, elle fait cette réflexion rare au cours de ce voyage: "on voudrait y

8. *Ibid*, p.143

9. *Ibid*, p.89

vivre".¹⁰ A New Orleans, aussi, elle dit en toute naïveté: "on voudrait y vivre dans la vérité d'une vie quotidienne".¹¹ C'est qu'elle se plaît en se promenant dans le Carré français où les maisons évoquent à la fois l'Espagne et la France et les rues ont la sérénité de celles de l'Anjou et la Touraine. A cause de tout ceci, elle fait la promesse d'y revenir. Par ailleurs, nous remarquons que les surprises les plus agréables, elle les a devant les choses habitées par les souvenirs de la civilisation de la Méditerranée ou de l'Europe. Ainsi, à San Antonio, elle est heureuse de voir une église baroque du XIV siècle construite "en vraie pierre", "après tant de constructions en bois, en plisé, en briques, en adobes". Et de conclure que la première est belle, mais les autres seulement pittoresques. Manière de définir ce qui est beau d'après son étalon-Europe. Nous remarquons, également, que les plus beaux cadeaux de ce voyage, elle les reçoit là, où elle n'a rien à découvrir sinon seulement à reconnaître tout ce qui lui rappelle la culture méditerranéenne. Elle nous communique, donc, son bonheur de recevoir en cadeaux le spectacle offert par un marché de Los Angeles qui est une "extravagante débauche de couleurs: c'est l'éclat, la vie, la galeté des marchés espagnols, des souks marocains"¹² ainsi que le spectacle d'un autre marché, celui-ci de Chicago: "un des plus prodigieux qu'elle a vus depuis la place Djelma el Fna, à Marrakech"¹³ et dont les objets composent un mélange qui lui rappelle en même temps une foire à la ferraille et l'Uni-prix.

De sorte que du journal de notre écrivain, nous retenons donc moins la fascination de l'univers américain que ses interminables évocations de Paris. Dans ce sens, nous nous demandons si les racines profondes du journal ne faut-il pas les chercher dans les évocations parisiennes de Simone de Beauvoir.

L'extraordinaire, enfin, est qu'elle parvienne à se reconstruire, dans un quartier de New York, son univers parisien. Sur ce point, elle devient vraiment

10. *Ibid*, p. 193

11. *Ibid*, p. 236

12. *Ibid*, p. 117

13. *Ibid*, p. 369

touchante. La "gorge nouée d'angoisse" parce que Sartre la pousse à retarder son retour cédant à la pression de Dolorès Vanetti qui est avec lui à Paris et parce que Nelson Algren veut la ramener avec lui à Chicago, Simone de Beauvoir désespère dans la confusion. Tirillée entre l'amour essentiel et l'amour contingent, elle ne veut pas flotter dans l'incertitude. C'est alors que pour retrouver ses certitudes, elle se reconstruit au Greenwich sa vie parisienne. Elle a besoin d'échapper à l'Amérique, à elle-même... Il lui faut sentir sous ses pieds un sol ferme, c'est pourquoi elle s'installe au Village, l'endroit le plus ressemblant à son Montparnasse chéri. L'hôtel où elle se héberge au Greenwich est un vieil établissement français, le seul qui offre une terrasse sur son trottoir. Elle y mène une vraie vie de quartier. Elle rencontre ses amis qui vivent à deux encablures les uns des autres, lit sur les bancs du Washington Square ainsi qu'au Luxembourg, flâne sur Greenwich Avenue ou sur la 8e. rue où l'on vend des "trésors dignes des beaux temps de la Foire aux Puces" des environs de la porte de Clignancourt, goûte même le charme d'un jardin, derrière la maison du professeur J.B., tel que ceux "qu'on en trouve au fond des vieux hôtels de la rue de Lille ou de la rue de Beaune".¹⁴

Parfois, elle devient émouvante quand elle s'évertue à énumérer les vertus si parisiennes du coin new-yorkais dans lequel elle s'est réfugiée pour retrouver sa sérénité: la joie de croiser des gens connus sur la 5e. avenue, "tout comme sur la place de Saint-Germain des Prés", d'apprécier l'allure bohème des passants, de manger dans des restaurants "aussi italiens qu'en Italie, aussi espagnols qu'en Espagne, anglais, français, allemands". Voilà donc l'idée simple qu'elle s'est faite du bonheur et qu'elle raconte sans cesse dans son oeuvre. Et s'il faut encore un ingrédient indispensable à ce tableau, elle le trouve dans Bedford Street, près du Village: c'est le Chamby's, l'unique café de New York qui se prête à "lire et travailler dans la journée, à discuter tout au long de la nuit sans éveiller la curiosité ni le blâme".¹⁵ Dépitée, elle constate du coup que Paris, immobile et égal à lui-même, pour mieux se faire remémorer "a perdu son

14. *Ibid.*, p. 319

15. *Ibid.*, p. 319

hégémonie". L'a-t-il perdu vraiment? Nous n'y croyons pas. A Nelson Algren qui lui demande de rester en Amérique, elle répond "que sa vie était faite en France, pour toujours".¹⁶

A lire "L'Amérique au jour le jour", il n'est que trop facile de reconnaître l'histoire: quelque chose sur la vie de Beauvoir liée à celle de Paris. Comme tous les artistes notre auteur raconte toujours la même histoire. Ce journal est le registre de son premier voyage en Amérique, pays qu'elle se représente par une image: "le fantôme". Mais même ce journal-ci est un livre comportant un début, une trame et un dénouement. Car, elle l'écrit en sorte que ces trois parties puissent être reconnues suivant les transformations successives de son "spectre" au cours d'une expérience existentielle. Si bien que, primo, il y a le début: avant le départ, "son fantôme" n'est qu'un mirage qu'elle désire convertir en des villes "de chair et d'os". Secundo, il y a la trame: dès l'atterrissage à New York, "son fantôme" commence lentement à prendre corps. C'est-à-dire, c'est l'incarnation en elle d'une illusion lorsque son itinéraire de voyage se matérialise. D'ailleurs, la trame est constituée par les événements marquants du voyage. D'un voyage qui n'en finit pas de l'éblouir, la décevoir, la choyer. "Au jour le jour", elle sera éblouie par es voitures, les chevelures, les fourrures, les lignes géométriques délirantes des gratte-ciel, les ruissements des néons, la profusion dévergondée dans les drug-stores qui est "d'une poésie aussi éperdue qu'une église baroque" dans laquelle l'homme "affirme la puissance de son imagination sur la matière".¹⁷ Elle sera déçue par "l'horrible opulence des grands hôtels", le racisme contre les Noirs, l'américanisme chauvin des intellectuels, le conformisme des jeunes, les partys ennuyeuses. Elle sera choyée par le goût du whisky, le rythme du jazz, le confort des greyhounds, la "sourde lumière violacée" des petits théâtres de Chicago. Et, à Chicago, elle sera choyée aussi par la pauvreté "rafraîchissante" de la baraque de Nelson Algren et, surtout, par lui-même. Et puis tertio, il y a le dénouement: venu le moment du départ, le

16. Beauvoir, Simone de, "La force des choses", tome I, Paris, Gallimard, 1963, p. 179.

17. Beauvoir, Simone de, "L'Amérique au jour le jour", op. cit., p. 383.

“fantôme” incarné en Beauvoir se désincarne pour se changer dans un bric-à-brac de souvenirs.

Ce “départ dénouement”, qui transforme l’Amérique en souvenirs, déchire-t-il Simone de Beauvoir ainsi qu’elle le dit? Sûrement pas. Elle devient saisissante à vouloir trouver les raisons pour lesquelles elle regrettera l’Amérique. Au terme du voyage, le départ est certes pour elle un déchirement qui la rend nostalgique et triste. Quoique plutôt nostalgique que triste. En réalité, autant le départ de New York la submerge dans la nostalgie, autant la proximité du retour à Paris la rend heureuse. Et, même, très heureuse parce qu’elle vient de confirmer, après quatre mois à l’étranger, qu’elle est irréductible à ses appartenances, à son identité, à sa culture.

La merveille est que rien ne la prive jamais de son bonheur de revoir Paris. En vrai, Simone de Beauvoir sait que l’unique malheur accablant qui pourrait lui survenir dans sa vie serait de devoir s’exiler de la rive gauche. Car vivre dans l’espace parisien compris entre les carrefours Vavin et Saint-Germain, auprès de Sartre, et consacrée à l’écriture, c’est le destin qu’elle s’est choisi, l’axe de sa vie et le sujet de son oeuvre. Par là s’explique donc que nous affirmions que les villes américaines d’après Simone de Beauvoir sont toujours Paris sous d’autres noms ou bien que ces villes- là ne sont que des excuses pour parler de Paris. Peut-être qu’elle ne parle que de Paris, en parlant des villes américaines. De telle manière qu’elle peut répliquer à Marco Polo¹⁸ –le personnage d’Italo Calvino- : “si chaque fois que tu décris une ville, tu dis quelque chose de Venise, moi, pour ma part, j’en fais autant, sauf que c’est de Paris dont je dis quelque chose”.

Tout compte fait, “L’Amérique au jour le jour” nous permet de retrouver une Beauvoir admirable, écrivain et voyageuse, résistante de l’américanisation du monde qui nous livre, comme dans toute son oeuvre, “le double registre d’une vie écrite et des livres vécus”.¹⁹

18. Nom d’un des deux protagonistes du livre d’Italo Calvino: “Las ciudades invisibles”, Barcelona, Minotauro, 1983, p.139

19. Propos consacrés à Sartre qu’on peut destiner également à Beauvoir puisque, leur vie durant, tous les deux soutiendront la même conception sur leurs oeuvres et leur existence grâce à un compagnonnage intellectuel de 50 ans. Cf. B-H. Lévy; “Le siècle de Sartre”, Paris, Grasset, 2000, p. 30.

Bibliographie

- BEAUVOIR, Simone de, "L'Amérique au jour le jour", Paris, Editions Paul Morhien, 1948.
- "Mémoires d'une jeune fille rangée", Paris, Gallimard, 1958.
- "La force de l'âge", Paris, Gallimard, 1960.
- "La force des choses", tome I, Paris, Gallimard, 1963.
- "La force des choses", tome II, Paris, Gallimard, 1963.
- "Tout compte fait", Paris, Gallimard, 1972.
- CALVINO, Italo, "Las ciudades invisibles", Barcelona, Minotauro, 1983.
- LÉVY, Bernard-Henri, "Le siècle de Sartre", Paris, Grasset, 2000.
- OZOUF, Mona, "Les mots des femmes", Paris, Fayard, 1995, p. 293 – 322.